

peu près, dans la posture d'une personne assise sur un siège très-bas, et ayant la poitrine presque sur les genoux. Cette pauvre enfant, animée de sentiments religieux, et surtout très-dévot à la sainte Vierge, avait depuis quelque temps conçu l'espoir d'obtenir de cette puissante protectrice sa guérison complète. Dernièrement elle avait, à cette intention, fait le mois de Marie. Mais le mois de Marie finit, et aucun changement ne se manifesta dans l'état de cette jeune personne; cependant elle ne perdit rien de sa ferveur, elle continua tous les jours, après le mois de mai, ses instantes prières, encourageée qu'elle était par une des Daines de l'Éducation Chrétienne, chargée de son instruction. Enfin, le mardi 8 juin, à deux heures après midi, elle se traîna, selon son usage, à l'église, accompagnée de plusieurs enfants de son âge. Elle se plaça devant l'autel de Marie, pour lui présenter sa requête accoutumée. Dans ce moment, dit cet enfant avec simplicité, je promis à la sainte Vierge de dire un chapelet tous les jours de ma vie, si elle voulait me faire aller. Alors je ne vis plus personne que la bonne Vierge qui semblait se tenir sur ma tête. On répondit-elle aux objections qu'on lui fait, non, je l'ai vue; ce n'était point la statue qui est sur l'autel; elle avait de la chair comme nous, elle était très-verte, vêtue d'une robe blanche, d'un voile noir, et d'une couronne de fleurs. Mais la sainte Vierge ayant bientôt disparu, je me levai, et me mis à vouloir m'en retourner dans la position où j'étais venue; cela ne me fut pas possible, je me trouvai debout et droite comme vous me voyez.

Cette vision, il ne m'est pas possible de la prouver; la petite malade seule en a été favorisée; mais ce qui resta bien prouvé aux yeux de nos habitants, c'est que cette enfant qui n'avait fait aucun remède depuis un an, et qui un quart d'heure auparavant, était entrée, pour ainsi dire, plâtrée en trois, est sortie guérie et parfaitement droite; toute la soirée, et fort avant dans la nuit, la maison du père de Madeleine a été assiégée d'une foule de personnes dont un grand nombre avaient vu la malade le matin ou les jours précédents, et qui étaient hors d'elle-même en voyant son nouvel état si sôbit et si consolant. Depuis cet heureux moment, Marie Madeleine continue d'aller parfaitement bien. Pendant quelque temps, elle ne pouvait sortir dans les rues, sans être suivie d'une foule de curieux. Voilà sans doute un fait bien extraordinaire, devant lequel se taisent les plus impies de la contrée.

LA CHIMIE AGRICOLE MISE A LA PORTÉE DE TOUT

LE MONDE.

L'idée de ce livre m'a été donnée par un ouvrage du même genre, publié récemment en Angleterre, sous le titre de *Chemistry made easy for the use of agriculturists*, par le révérend J. Toplam, et répandu de suite en innombrables quantités chez nos intelligents et industriels voisins des États-Unis. A la première vue du titre et des nombreux témoignages de l'approbation qui l'accompagnaient, je m'étais proposé d'abord de traduire tout simplement la compilation de l'auteur anglais; mais la lecture de l'ouvrage en question me fit bientôt découvrir que la somme réelle de connaissances et de faits utiles était bien faible, comparée aux déclarations sur l'avantage des sciences et de leur application à la pratique ordinaire de l'agriculture. Je crus voir, en outre, que l'auteur donnait plutôt le résumé d'un cours professé devant des personnes possédant déjà des connaissances préliminaires suffisantes, que les éléments mêmes de la chimie agricole. J'ai donc pensé qu'il serait plus avantageux de faire un ouvrage particulier, plus complet, quoique moins succinct, et dans lequel je ferais entrer tout ce que contient d'utilité le petit livre cité plus haut, accompagné d'explications qui sont le fruit de mes propres études et que je me suis efforcé de simplifier autant que possible. J'ai mis en outre à contribution le volumineux et savant ouvrage de Liebig sur la *Chimie Organique* et les expériences de sir Humphrey Davy à qui l'on doit la première application des principes à l'agriculture.

Quoique ce petit traité soit plus particulièrement consacré à la classe agricole et aux élèves des écoles canadiennes, j'ose croire que l'on y trouvera plusieurs renseignements utiles à tout le monde, mais qui demeurent enfoncés dans les livres scientifiques de longue haleine, ignorés des uns, oubliés des autres. A l'heure qu'il est, les connaissances agricoles prennent partout ailleurs un essor prodigieux, il est absolument nécessaire que notre pays, qui possède un sol fertile et presque neuf, des moyens de transport sans rivaux dans le monde, fasse plus que jamais des efforts pour se tenir au niveau des autres et compenser par la science quelques-uns des désavantages apparents du climat. L'agriculture, qui jusqu'ici n'a été exercée que comme un art pratique où la routine semblait devoir suffire à jamais, devient une véritable science exacte, à l'aide de laquelle les causes et les effets se calculent, se prédisent, se réalisent avec une scrupuleuse et surprenante vérité; les découvertes, qui s'y succèdent sans interruptions, promettent aux studieux adeptes des récompenses morales et matérielles.

Sous ce point de vue, le présent ouvrage est d'un intérêt général, non que je croie y avoir développé tous les principes et tous les phénomènes qui se rattachent à la culture, de manière à combler totalement la lacune qui existe encore dans celle partie de nos connaissances; le cadre d'un ouvrage destiné aux écoles élémentaires ne permet point d'embrasser autant d'un premier traité. Je pense néanmoins avoir assez rassemblé de faits et de notions fondamentales pour donner une idée de la nourriture des plantes, de la nature des terres nécessaires aux différentes cultures qui se pratiquent dans ce pays, et démontrer, au moins jusqu'à l'évidence, ces vérités importantes qu'on ne saurait trop répéter à notre population des campagnes: *Le sol n'est que le dépositaire des sucs qui nourrissent les plantes, puis les animaux, puis*

l'homme. — Il faut rendre au sol les sucs qu'il perd, afin de pouvoir les lui demander de nouveau. — Nos pères, qui vivaient bien autrefois sur notre sol neuf et riche, n'ont pu vivre plus aujourd'hui parce qu'ils l'ont épuisé. — Une terre n'est pas semblable deux années de suite; la meilleure s'épuise et devient aride; la plus aride est susceptible d'amélioration et peut devenir éminemment fertile.

La question qui s'agit aujourd'hui et qui se résoudra, je l'espère, tout à l'avantage du pays, est de savoir si le Canada doit devenir un pays exclusivement agricole ou manufacturier. Ses richesses minérales encore vierges, sa position géographique, ses nombreux cours d'eau navigables en tous sens, ses chutes innombrables qui forment une somme de puissances motrices supérieures à toutes celles qui travaillent à grands frais aujourd'hui dans le reste du monde, invitent indubitablement ses enfants à se lancer dans la carrière de l'industrie; mais il ne faut pas se laisser égarer sur ces avantages dont on ne peut profiter sans une grande prospérité agricole. Il est évident que sans le pain à bon marché l'on ne produit pas de marchandise à bas prix. La preuve de cet axiome nous est fournie d'une manière éloquentes par les mesures récentes que l'Angleterre doit à son parlement, éclairé par l'esprit clairvoyant de Richard Cobden.

C'est afin de maintenir, dans l'intérêt général, la suprématie industrielle de la nation britannique, que les économistes anglais ont appelé chez eux les produits agricoles de l'étranger, au préjudice immédiat des intérêts privés du cultivateur aux indigènes. L'expérience intelligente mais coûteuse que fait la mère-patrie doit nous servir d'exemple et nous avertir que nous devons désormais viser, uniquement à augmenter les produits du sol tout en diminuant autant que possible le travail manuel, les essais hasardeux qui ne sont point fondés sur les enseignements stricts de la science. C'est dans la propagation des connaissances utiles de tout genre que gît le salut du pays, et ce n'est que lorsque nos agriculteurs seraient éclairés sur la théorie de leur art comme ils sont habiles et laborieux dans sa pratique, qu'ils pourraient appeler à leur aide et risquer sans crainte sur leur sol des capitaux qui cherchent aujourd'hui d'autres destinations.

Une population manufacturière ne peut prospérer qu'entourée d'une population agricole prospère. Aussi il faut que les champs et les pâtures puissent mutuellement et tour à tour se prêter des bras, des instruments, de la nourriture saine et abondante. Sans l'agriculture, les manufactures deviennent un malheur pour les pays qui s'y livrent, elles deviennent une source de débilité morale et physique et ne profitent qu'aux exploitateurs.

Le présent traité, je le répète, n'a pas la prétention de faire connaître à fond une science longue et difficile, mais seulement d'initier chacun aux principes indispensables de la chimie appliquée à l'art agricole. Je me suis efforcé de diviser et de graduer l'ouvrage de manière à permettre aux instituteurs studieux, qui n'auraient pas suivi des cours plus approfondis, de comprendre facilement et d'expliquer à leurs élèves le travail admirable et constant par le moyen duquel la nature opère la reproduction et la nourriture des plantes que la Providence a si profusément répandues sur la terre pour les besoins de l'homme; mais que celui-ci doit rassembler et soigner avec intelligence pour assurer et augmenter de plus en plus son bien-être.

Si le présent ouvrage reçoit un accueil favorable du public et surtout s'il remplit le double but que je me propose, qui est non seulement de procurer aux agriculteurs et surtout à la génération qui s'élève des connaissances utiles quoique très-élémentaires, mais encore d'exciter leur curiosité, d'attirer leur attention sur les phénomènes naturels qu'ils ont tous les jours sous les yeux et les pousser à leur insu, pour ainsi dire, à des études plus étendues, je me trouverai suffisamment récompensé. Je le ferai suivre d'un autre traité plus complet qui comprendra les notions élémentaires de la chimie proprement dite, son application aux arts, un certain nombre de procédés industriels et d'économie domestique, et une série d'expériences faciles au moyen desquelles les instituteurs pourront démontrer avec fruit aux élèves les principes de cette science à laquelle on doit exclusivement aujourd'hui les progrès surprenants de tous les arts utiles.

Québec, octobre 1846.

N. AUBIN.

CORRESPONDANCE

M. L'ÉDITEUR

En parcourant le numéro 11 de la *Gazette des Trois-Rivières* en date du 5 du présent mois, j'y ai trouvé un article, où l'éditeur de ce papier rapporte les enchères qui ont eu lieu lors de la vente des fiefs St. Maurice et St. Etienne précédée de certains coléaux à l'avantage du gouvernement, à la gloire de M. Papineau, le commissaire des terres de la couronne, et au bénéfice des spéculateurs. M. l'éditeur avance gravement qu'il est de bonne politique que le gouvernement ne soit pas seigneur en cette province. Le gouvernement est le seigneur suzerain de toutes les seigneuries du Bas-Canada (et il en exerce tous les droits). Il n'est pas proprement seigneur des biens du ci-devant ordre des jésuites, ils ne lui sont que dévolus. Il en a toujours joui comme un dépôt qu'il a administré à part des autres biens de la couronne par des commissions spéciales; leurs revenus ont toujours été distingués des autres revenus territoriaux et employés, bien ou mal, suivant les circonstances pour des objets spéciaux et dans les derniers temps particulièrement à l'éducation. M. l'éditeur, en suggérant la vente des seigneuries du cap de la Madeleine et de Batiscan, tombe dans une grave erreur au